

Une prise de possession, inattendue, par les Anglais

Eh voilà bien d'une autre. Tout à coup, sans bruit, sans en avertir personne, sans même crier gare, les anglais se sont emparés d'une île importante de l'archipel central polynésien, qui avoisine autant que possible l'archipel des Hawaii.

Ils perdent encore moins leur temps à faire des protestations platoniques comme les Japonais (voir les déclarations du comte Ito dans nos dépêches de ce matin). Ils commencent par prendre, sans, une fois maîtres du terrain, à négocier avec ceux qui s'étaient trouvés dans la même situation, n'ont pas su ou bien osé en faire autant.

L'Angleterre s'est constamment, dans ses actes, guidé sur ce principe: qu'il est toujours plus facile de se saisir d'un objet, que de forcer celui qui a mis la main dessus, à lâcher prise. Elle n'a pas trotté à lâcher prise. Elle n'a pas trotté à lâcher prise. Elle n'a pas trotté à lâcher prise.

En fait, sa saisie de l'île Palmyra n'est pas un acte maladroite. Palmyra est au moins à 15 degrés d'Honolulu et semble être complètement en dehors du groupe des Hawaii. C'est une île découverte du capitaine Cook; elle n'appartient, croyons-nous, à personne. Il sera difficile de déloger l'Angleterre de là. En fin de compte, la voilà en possession d'une île qui paraît importante et peut gêner les allées des Américains aux Hawaii, bien avant que ceux-ci ne soient devenus les maîtres de ce groupe. Ce n'est pas le premier ennui que leur a déjà causé leur future annexion; ce ne sera certainement pas le dernier. Car cette malheureuse annexion réveille une foule de questions qui dorment depuis longtemps, et que l'on croyait enterrées.

En tout cas, elle fournit à l'Angleterre l'agréable occasion de se saisir d'une île à laquelle elle ne songeait probablement pas, il y a trois mois.

MONUMENTS.

Le monument de Carnot à Limoges. C'est le 26 juillet courant qu'a été inaugurée à Limoges la statue qui cette ville élève à la mémoire du président Carnot.

Des la veille, cette statue qui est en bronze, et dont le poids dépasse 450 kilos a été placée sur son piédestal et recouverte d'un voile.

Le Président est représenté debout, la tête découverte, en habit, avec le grand-cordon de la Légion d'honneur.

Sa main gauche, gantée, s'appuie sur un faisceau de licteur, où se trouvent inscrits les mots: *Le Par.* Sa main droite est pendante et tient un gant. Le visage est fort ressemblant.

Le piédestal porte cette inscription sur sa face: «A Sadi-Carnot, président de la République française, la ville de Limoges, 1897.» Sur les côtes, on lit ces dates: «1837, Limoges, 1894, Lyon.» M. Ernest Carnot, député, fils aîné du Président, était présent à l'inauguration.

La petite commune de Brèches, près de Tours, vient d'inaugurer

le monument élevé à la mémoire du docteur Velpeau, l'illustre chirurgien. C'est en effet à Brèches, le 18 mai 1795, que Velpeau est né. Il mourut en 1867, après des travaux remarquables qui lui avaient valu la croix de commandeur de la Légion d'honneur.

Le monument qui vient de lui être élevé a figuré au dernier Salon des Champs-Élysées. C'est un buste en bronze, œuvre d'un sculpteur tourangeau, M. Edouard d'Espélosin.

La cérémonie d'inauguration, présidée par M. Vigié, préfet d'Indre-et-Loire, a été très brillante.

Programme officiel des fêtes fédérales.

Voici le programme officiel des prochaines fêtes cigalières et fédérales, qui seront rehaussées cette année, on le sait, pendant les trois premières journées par la présence du Président de la République. En voici l'essentiel:

Samedi 31 juillet. — Départ, à la gare de Lyon, le soir, à 8 h. 25 (rapide 1re classe) et à 9 h. 45 (1re, 2e et 3e classes).

Dimanche 1er août. — Arrivée à Valence à 5 h. 43 et 11 h. 54 du matin. A midi, réunion à la gare: réception par la municipalité et le comité des fêtes. A 2 heures, vin d'honneur à l'hôtel de ville. A 3 heures, inauguration du monument Bancel (discours de MM. le maire de Valence, Albert Tournier et Maurice Faure). A 4 heures, inauguration du monument d'Emile Augier, œuvre de la duchesse d'Uzès (discours de MM. le maire de Valence, Jules Claretie, Benjamin-Constant, Casimir Genest). A 5 heures, concours musical. A 7 heures, banquet populaire offert par souscription au président de la République. A 8 heures, représentation de gala de la Comédie-Française (*L'Aventurier*, *Stances* de M. A. Silvestre et de M. Richépain). Fête de nuit.

Lundi 2 août. — Descente du Rhône de Valence à Avignon. Départ de Valence à 8 heures. A 10 heures 1/2, escale à Bourg-Saint-Andéol (réception, vin d'honneur, visite à la fontaine de Tourne et à l'autel de Mytra, discours de M. Pierre Lafitte). A midi, départ pour Orange, déjeuner à bord. A 1 heure, arrêt du bateau présidentiel au pont d'Aurillac, départ du cortège officiel pour Orange. A 2 heures, arrivée des fédérés à Avignon, réception. A 6 heures, banquet. A 7 heures, départ pour Orange en train spécial. A 8 heures, représentation au théâtre d'Orange par la Comédie-Française: les *Fêtes d'Apollon*, de H. Louis Gallet, les *Étrangers*, de M. L. de Avignon ou à Valence, à 1 heure du matin, trains spéciaux.

Mardi 3 août. — A 3 h. 22, départ pour Orange. A 4 h. 1/2, au théâtre antique, couronnement du buste de Caristie. A 8 h. 1/2, 2e représentation, les *Fêtes d'Apollon*, *Antigone*.

Mercredi 4 août. — A 9 heures, départ d'Avignon en voitures pour Châteaufort-du-Pape. A 11 heures, inauguration du monument d'Anselme Mathieu, discours de MM. Sextius Michel et Félix Gras. Midi et demi, banquet. A 3 h. 1/2, assemblée consistoriale du fabrique. A 7 heures, rentrée à Avignon par bateau.

Jeudi 5 août. — A 11 h. 41, départ pour Arles. A 2 heures, course provinciale aux Arènes.

Vendredi 6 août. — A 9 heures, réunion à la gare de Tarascon, départ pour Saint-Rémy. A 11 heures, inauguration du monument d'Antonius Arena, discours de Georges Niel. Midi, banquet. A 5 heures, départ pour Avignon. A 6 heures, halte à Maillane, visite à Frédéric Mistral.

Samedi 7 août. — A 10 heures, visite aux monuments de Roumanille et d'Aubanel, à Avignon. Midi, déjeuner à l'île de la Bartelasse. A 3 h. 40, départ pour Sisteron.

Dimanche 8 août. — A Sisteron, 9 heures du matin, inauguration du monument de Paul Arène, dis-

cours du maire de MM. Mistral, Isambert, Silvain, Benjamin-Constant. Midi, célébration de la Saint-Estello. A 8 heures du soir, fête de nuit, farandole.

SOUVENIRS DE CRIMÉE RELIQUE

C'est maintenant le calme, le silence. Tout bruit s'éteint petit à petit. Le brutal lui-même s'est tu, son œuvre de mort accomplie, et les Russes loin déjà.

C'est le calme, le silence, la nuit. A la chaleur étouffante du jour, succède la brise froide et cinglante.

C'est le repos, le repos bien gagné par cette fatigante journée. C'est le sommeil lourd vainqueur des corps harassés et qui va leur montrer en rêve leurs aigles triomphantes entourées de drapeaux conquis.

Mais cependant où le rêve aux ailes légères devra le plus s'attarder, c'est là, sur ce petit carré où reposent les zouaves.

Les zouaves!... Chapeau bas devant les héros de cette journée où chacun a été héros. Chapeau bas devant ceux à qui le maréchal de Saint-Arnaud, bon juge en matière de bravoure, n'a trouvé que ces mots à dire:

— Merci, mes zouaves. Et cette parole méritée leur a été au cœur, elle a fait monter le rouge sous le hâle des visages creusés par les fatigues. Ils sont demeurés étonnés, les modestes braves, de ce sarcroït d'honneur. Ils ne comprennent pas qu'en cette glorieuse journée de l'Alma ils ont justifié cette phrase écrite par le commandant en chef à l'empereur:

«Les zouaves se sont fait admirer par les deux armées. Ce sont les premiers soldats du monde.»

Mais il semble que la nuit venue, la bataille gagnée, l'ennemi repoussé, leur tâche soit accomplie. Non, pas encore, ils n'ont pas le droit de dormir, de se reposer, de délasser leurs membres brisés.

Ici, là-bas, partout, abattus parmi les blessés coupés, sont couchés des camarades. Russes ou Français, qu'importe, ce sont des blessés, ce sont des frères.

Et il faut faire son devoir jusqu'au bout. Si cette dernière partie de la journée est moins agréable, elle est aussi noble que l'autre.

Est-ce qu'ils pourraient dormir, les zouaves de l'Alma, dormir, quand on entend, courant sur la terre piétinée, un long murmure de gémissements et de plaintes...

Ils se sont dispersés, fouillant chaque pli de terrain, écoutant, s'élançant au moindre bruit, au moindre appel.

Aux herbes foulées aux pieds, ils ont arraché des poignées de paille pour en faire des torches, et ces démons deviennent des anges fantastiques de la consolation.

Ils regardent, ils cherchent. Et voici que l'un d'eux s'arrête. A ses pieds, là où a eu lieu l'horrible mêlée du télégraphe, est étendu un soldat russe.

Le Français se penche, découvre une plaie horrible. Il adoucit sa voix:

— Pauvre vieux, dans quel état tu es! On ne devrait pas venir si juste!

Et comme le Russe se plaint, murmure des mots que le zouave ne comprend pas:

— Qu'est-ce que tu dis? Quel fichu baragouin! Hein? Tu demandes à boire! Ah bien oui,

tiens, voilà ce que tes camarades m'ont laissé.

Il montre les deux bouts de la courroie qui soutenait son bidon. Celui-ci enlevé par un projectile ou perdu dans la mêlée.

— Tu vois, pas riche, hein! Veux-tu partager? Quel encore? Tu appelles ta mère? Ah oui! je sais, la vieille qui attend, qui pleure. Dame, ce n'est pas gai; mais que veux-tu, c'est le métier. Aujourd'hui toi, demain moi. Il y en a pour tout le monde. Allons, aide-toi un peu; là, très bien, le père bistouri te soignera, il te guérira, et tu la reverras, va, ta vieille bonne femme de mère.

Et doucement le zouave a soulevé le blessé, il l'a chargé sur son dos.

— Dis donc, vieux, on ne jette pas à l'armée de Menshikoff. Tu es plus lourd qu'un sac de biscuits, tu sais.

Et, courbé sous son fardeau humain, il emmène le Russe vers la lanterne de l'ambulance.

Quand tout à coup... horreur! le Français a senti sur sa nuque courir le froid de l'acier.

Tout à l'heure, au milieu du carnage, il n'a pas eu peur, l'Africain, il n'a pas tremblé, s'est moqué du danger, et maintenant un frisson parcourt son corps.

Il murmure: — Est-ce que cet animal... Il n'achève pas, brusquement il retourne la tête...

Et il voit. Il voit le Russe, honteux comme un amoureux surpris en extase devant ses chères reliques. Il voit le Russe rongissant à l'essai de cacher sur son cœur une mèche de cheveu qu'il vient de couper sous la chéchia de son sauveur.

CE QUI RESTE DE LA BASTILLE.

Le pont de la Révolution, aujourd'hui pont de la Concorde, a été construit, rappelait-on naguère, avec les pierres de la Bastille. Les Français s'imaginent que ce fut tout bonnement afin d'utiliser les matériaux provenant de la démolition de la vieille forteresse. Point. Si ces matériaux furent employés à cet usage, ce fut afin que les pierres «maudites» fussent «foulées aux pieds du peuple».

Par une coïncidence remarquable, ce sont surtout les députés, ceux qui profitèrent plus que le peuple de la prise de la Bastille, qui les font aux pieds pour se rendre à cette Bastille du parlementarisme, qui a nom le Palais Bourbon.

A ce propos il a paru curieux de rechercher où se trouvent d'autres débris authentiques de la Bastille.

D'abord, côté matériaux. Les renseignements sont vagues. On signale la terre pleine du pont Neuf sur lequel chevaucha Henri IV, une maison boulevard Bonne-Nouvelle, une autre rue de Tracy, quelques maisons qui font l'angle de la rue de Bourgogne et de la place du Palais-Bourbon. Le revêtement des murs de soutènement du cours de Vincennes, dont il ne reste presque plus rien, était en pierres de la Bastille, ainsi qu'une maison de l'ancienne avenue du Rendez-Vous en face la nouvelle église, maison que fit construire Toulouse, un de ceux qui avec Hulin pénétrèrent les premiers dans la fort-resse.

Côté souvenirs: Le musée Carnavalet possède une des petites Bastilles faites, suivant l'expression de Palloy, pour « perpétuer l'horreur du despotisme ». Cette pierre provient de la collection Lievville. Il avait été taillé quatre-vingt

trois Bastilles en miniature, une par département. Palloy, riche en éphémères, les avait appelées les chaînes de la Liberté; elles furent portées en province par des envoyés qu'il avait organisés en société et auxquels il avait donné le nom d'apôtres de la Liberté. Quelques autres avaient été destinées au Roy et à des personnages notables.

Le plus beau modèle de ces pierres de la Bastille est certainement celui qui possède les Archives nationales. Il est intact, rien nemanque à la petite forteresse. Les canons sont braqués sur la plate forme des tours. Les boulets sont entassés en pyramides régulières. Le long du socle on a accroché vingt-sept clefs de la prison. Le musée d'Auxerre et celui de Chartres possèdent chacun une pierre. M. Maxime Vuillaume en a signalé à Auxillac, Dieppe, Dijon, Lons-le-Saulnier, Mézières, Pau, Périgueux, Bruxelles, Milan, Mous, Luxembourg. M. Louis Combes, dans ses *Curiosités révolutionnaires*, mentionne celles d'Amiens, Cahors, les Mans, Rennes, Rouen, le Puy.

Il y a quelque trente ans, dans une salle des archives de la préfecture de Versailles, il y avait un modèle de la Bastille en parfait état. Il doit y être encore. Le musée lorrain de Nancy garde la sienne; après l'incendie de 1871, on l'avait placée dans une des baies de la tour du grand escalier. Le musée municipal de Châlons possède une Bastille authentique. M. Victorien Sardou a, dans sa riche collection, l'un des trois modèles qui ont appartenu au colonel Maurin. Le modèle que possède M. Sardou est peut-être le même qui figura, le 14 juillet 1790, à la tête de la Fédération, au Champ de Mars.

Après la cérémonie, il fut porté en triomphe de municipalité en municipalité et revint assez écorché. M. Maurin avait acquis la collection de Palloy. M. Lhuillier, le Duc montrent encore leurs pierres.

Il y a une dizaine d'années, un marchand de curiosités du cours de Vincennes possédait un fragment de pierre de la Bastille qu'un savant avait égaré pour y battre le cuir de ses savates. Cette pierre portait une inscription et le médaillon de Louis XVI. Etait ce l'une de celles que Palloy offrit au Roi?

Littre possédait, encastré dans son cabinet de travail, une pierre de la Bastille. On en trouve une autre dans le mur du clocher de l'église de Vatimont (Moselle), ornée des armes de France, surmontées du bonnet phrygien. Le musée de la ville de Provins possède une pierre portant encore le cachet en creux du «patroie» et en l'engendrant l'inscription: «Palloy, grandier révolutionnaire, entrepreneur de bâtiments.»

Le lendemain du 14 juillet 1789, le commerce parisien subit une transformation complète. Tout ce qui se fabriquait à cette date porte l'empreinte révolutionnaire. Eventails révolutionnaires avec couplets assortis, gants révolutionnaires dont les boutons sont des bonnets phrygiens. Peignes, monnoirs, cravates, chapeaux, tout était révolutionnaire. De petits fragments des pierres de la Bastille étaient sertis en bijoux dans les parures des femmes. Les bois, les fers, les plombs de la Bastille servaient à confectionner des milliers d'objets: médailles pour les députés, épées, jouets d'enfants, emblèmes de toute nature, outils, etc.

L'intéressant musée Carnavalet, très bien ordonné, renferme

une grande quantité de ces mêmes objets. On y voit aussi des instruments de torture, des chaînes, les échelles de Latude que le temps ne tardera pas à réduire en poussière, les piques des citoyens et des citoyennes, ces dernières petites, élégantes, d'aucunes ont le manche finement sculpté et sont incrustées d'ivoire, d'argent, d'acier. Les cocardes du temps portaient le bleu au centre et le blanc en dehors. On y voit une mèche de cheveux blonds coupée, après l'exécution, sur la tête de Robespierre.

Voici un morceau de métal qui porte: «Fragment de la couverture qui enveloppait les deux barres de fer extérieures du tuyau de la cheminée de la Bastille, avec mon attestation, moi, major de la Bastille.»

Après la prise de la Bastille on donna des médailles civiques à un grand nombre de citoyens. La médaille du vainqueur de la Bastille porte deux épées écharpées et croisées, encadrées dans un médaillon de cuir sur fond écarlate et cette inscription: La République française remplace la croix de Saint-Louis de nos pères par cette plaque; graveur Dupré.

Parmi les villes de province, Toulouse est riche en souvenirs de la Bastille. Aux archives municipales se trouve une pierre authentique sur laquelle est gravée la Déclaration des Droits de l'Homme; au musée, le modèle de la fort-resse; aux archives de la préfecture on devrait retrouver les «seize commandements patriotiques», mais ils manquent à l'appel.

Mais le souvenir le plus intéressant a été découvert dans les fondries de Romilly-sur-Andelle, dans l'Eure, par notre confrère M. Maxime Vuillaume. Il s'agit de l'horloge monumentale qui était installée sur la façade du bâtiment de l'Etat-Major, et qui s'arrêta le 14 juillet à cinq heures un quart, meurtrie par les balles des vainqueurs.

Cette horloge datait de 1764, elle avait été payée 3,767 livres cinq sols au sieur Quillet. Ces fondries de Romilly, où se trouve l'horloge, jouèrent un grand rôle sous la Révolution. C'est là qu'on coulait les cloches pour en faire des sous. On y brisa en mars 1793 la célèbre cloche dite Georges d'Anboise et les merveilleuses balustrades de cuivre de la cathédrale de Rouen. Le propriétaire de ces fondries, ayant reçu en bon état l'horloge et les cloches, jugea avantageux de conserver le tout et de l'installer dans son établissement.

Les trois cloches, qui reposaient sous le petit clocheton de l'état-major de la Bastille, forment la partie la plus intéressante, la seule véritablement artistique de l'horloge.

Elles sont de dimensions différentes, pesant 125, 72 et 50 kilogrammes, et présentent la particularité d'être plates à la partie supérieure. Toutes trois sont rehaussées, à la base et au sommet, de fleurons et de filets qui ajoutent encore à l'élégance de leur allure générale.

Le cadre de l'horloge était soutenu par les épaules de deux esclaves enchaînés. Il fut brisé par les vainqueurs qui, en sortant de la chapelle, le détruisirent à coups de pierres.

De la chapelle même, il ne reste que peu de chose. Une grande partie du mobilier sacré fut remis le lendemain même par le chevalier de Lazais, lieutenant aux gardes françaises, au curé de l'église Saint-Paul-Saint-Louis, laquelle possède encore la crocifixion qui ornait l'autel de la chapelle de la Bastille.

CHOSES ET AUTRES.

Les socialistes et le budget de la guerre.

Il est intéressant de signaler les réflexions de l'organe officiel du parti socialiste, le *Workers*, sur la ligne de conduite des députés socialistes dans le vote du budget de la guerre. A propos des nouveaux crédits demandés pour l'artillerie, le *Workers* écrit:

Les adversaires du militarisme eux-mêmes n'ont aucune raison d'attaquer le gouvernement s'il veille à ce que le soldat allemand ne soit pas plus mal armé et équipé que le soldat français ou le soldat russe. Quelque énergie que mettent les députés socialistes à combattre le militarisme, il n'est pas d'entre eux qui voudrait assumer sur lui la responsabilité de mettre le soldat allemand dans des conditions désavantageuses comparativement à celles où se trouve placé le soldat étranger. C'est pourquoi les députés socialistes n'ont eu nulle raison d'attaquer le gouvernement à propos de l'acquisition des nouveaux canons, bien qu'il leur en ait été adversaires sur le principe du système en vigueur, ils aient dû cela sans dire voter contre cette partie du budget, comme contre l'ensemble général du budget.

Réflexions de M. Cattelle Mendès à propos de la représentation du Théâtre Civique:

«Me permettrai-je de dire que la conférence, d'ailleurs très noblement fougueuse, de M. Léopold Lacour, m'a paru un peu trop politique, trop humanitaire, pas assez joliment artistique et littéraire que quelques-uns des morceaux recités, — quelques-uns seulement, — paraissent, ceux-ci consentir à trop de drôlerie, ceux-là avoir été choisis plutôt pour l'effet immédiat des doctrines qu'ils exprimaient, qu'en l'unique souci de leur valeur personnelle.»

N'était-ce pas à craindre?

Le Raad du Transvaal a adopté l'arrangement conclu par les députés de l'Orange au mois de mars, relativement à l'établissement d'un conseil spécial qui se réunirait alternativement à Pretoria et à Bloemfontein en vue de la fédération éventuelle des deux Etats.

Le Conseil exécutif a adopté toutes les propositions de M. Danys, de l'Institut Pasteur, au sujet de la peste bovine; un service complet de vétérinaires sera créé avant le départ imminent de M. Danys pour la France.

MOTS DE LA FIN.

Propriétaire et locataire. Le propriétaire. — Vous occupez un appartement de huit cents francs.

Le locataire. — Oui, il est même un peu débiteur.

— J'ai l'intention de le mettre à neuf...

— A la bonne heure!

— A neuf cents francs...

Deux voyageurs, dont l'un est Italien, discutent sur le plus ou moins de mérite de leur pays.

— Au moins, dit l'Italien, nous avons un volcan, qui est presque toujours en éruption, tandis que chez vous...

— Nous avons un volcan aussi, répond l'autre, mais il est éteint, nous ne l'allumons pas par économie!

Dans un restaurant à dix-neuf sous:

— Gargon, un bifteck!

— Au pommes, au cresson, au beurre d'anchois!

— Non, au bouf... simplement, ça sera déjà bien job!

l'eff produit par ses paroles. Un étrange sourire effleura les lèvres de Mme de Lachesnaye.

— Ah, répondit-elle en haussant les épaules! vous voulez m'épouvanter, profiter du troublement de mes nerfs!

— Que vous dirais-je, monsieur? Je ne sais pas mentir, moi!

Vous vous tueriez sous mes yeux sans me convaincre; mieux plus, votre snide confirmerait la triste opinion que j'ai de vous et ne m'inspirerait ni regret ni admiration.

— Que voulez-vous dire?

— En un moment où tous les vrais Français ne songent qu'aux désastres de leur patrie en deuil, vous, homme sans patriotisme et sans foi, vous êtes prêt à immoler votre vie pour une attitude, un lieu de la consacrer à la défense de la France!

Quant à moi, depuis trois mois que journallement j'assisté aux souffrances de nos blessés, que j'écoute le râle des agonisants, et que je pleure la mort de tant d'obscurs héros tombés sur le champ de bataille, j'ai le cœur trop meurtri par le spectacle de tant de douleurs noblement supportées, trop broyé par les inquiétudes sur le sort de ceux que j'aime pour que vos mesquines misères puissent m'inspirer une ombre de sympathie!

Et sans plus prononcer une parole, sans plus jeter un regard sur son interlocuteur, Faustine de Lachesnaye se dirigea vers

la porte, l'ouvrit et sortit de la chambre.

Cette fois, étourdi, abasourdi, humilié, Octave ne songea pas à la retenir.

Resté seul il s'affaissa sur un fauteuil, en même temps son revolver s'échappa de sa main et glissait par terre.

Il était convaincu d'avoir misérablement échoué dans le rôle qu'il s'était tracé.

Il s'était rendu ridicule et grotesque, là où il avait espéré se montrer grand et magnanime.

Sa mémoire retraçait les paroles prononcées par Faustine, paroles blessantes et cruelles.

Pas une fois la jeune femme n'avait paru émue.

Non seulement elle ne l'aimait plus, elle le méprisait! Avec quelle ironie dédaigneuse elle avait écouté ses protestations, à lui!

Brusquement il saisit le revolver tombé à terre.

Puis, marchant vers la cheminée, il chercha dans la glace la place de son cœur pour y diriger l'arme.

— Un, deux, trois... Si je me taisais? pensait-il en posant le canon sur sa poitrine.

Peut-être aura-t-elle alors quelquel mouvement de pitié?... Non, elle disait vrai! Trop familiarisée par le spectacle de la mort, la miennne ne lui inspirerait ni regret, ni admiration.

Rageusement, il jeta le revolver loin de lui.

— Eh bien! puisque tout amour est éteint, à défaut de passion, je saurai lui inspirer la haine et la terreur! A nous deux, Faustine d'Armonville!

Je me vengerai!

IX LES SUITES D'UN GUET-APENS.

Le lendemain matin, Maxime de Lachesnaye assis à son bureau compulsait des dossiers relatifs à son bataillon.

preme partie était à peu près perdue, et le jour prochain de la capitulation semblait déjà poindre devant lui.

Depuis longtemps d'ailleurs son esprit net et pénétrant avait su déceler les fautes et les erreurs commises par ceux qui occupaient un grade supérieur.

Mais son devoir lui commandait d'obéir sans discuter aux ordres de ses chefs.

Et, la mort dans l'âme, il assistait aux malheurs de cette France tant aimée dont la gloire avait été le seul but de sa vie.

On frappa à sa porte.

— Entrez! cria Maxime.

En même temps, par un violent effort de volonté il s'efforçait d'imprimer sur sa figure une expression d'impassible gravité.

Où était le sergent Georges Moutailles.

— Pardon excusez, mon commandant, dit-il, c'est un monsieur qui demande à vous parler.

— Encore un de ces exaltés, se dit Maxime en soupirant, qui croient avoir trouvé un infailliable moyen de sauver la France et veulent me faire part de sa merveilleuse découverte.

Un constructeur de ballons pouvant contenir des régiments et devant lancer du haut des nuages des obus capables d'atteindre l'armée prussienne.

On lui envoie quelque ingénieur rêvant de creuser une galerie souterraine jusqu'à Versailles, afin qu'on puisse enlever Guillaume, Bismark et leurs états-majors!... Sornettes!

Pourtant il n'avait jamais eu le courage de renvoyer sans les écouter ces rêves utopiques, par bonté d'âme d'abord, et peut-être encore parce que, même dans les projets les plus saugrenus, il espérait recueillir quelque indication ingénieuse, voire praticable.

Dans les moments de grande adresse morale, l'homme le mieux équilibré est sujet à des espérances que son bon sens reprouve!

La porte s'ouvrit derechef et un homme de haute taille, jeune encore, entra.

Maxime le regarda: visage absolument inconnu.

Mais en détaillant les traits de l'étranger, Maxime sentit se confirmer ses conjectures.

— Front bombé et fuyant, pensa-t-il, œil aigu et fixe, assurément ce doit être quelque

enthousiaste épris et haaté de ses projets chimériques.

Puis, à haute voix: — Vous avez demandé à me parler, fit-il avec courtoisie, veuillez, monsieur, me dire qui vous êtes?

L'autre prit une pose théâtrale, et d'un ton hautain et tranchant:

— Qu'importe mon nom! D'ailleurs, vous le saurez avant peu. Mais d'abord laissez-moi vous rappeler quelques faits.

Assez surpris du ton et de l'attitude du personnage Maxime se demandait s'il fallait le congédier.

Toi-même une sorte de curiosité l'emporta.

— De quels faits parlez-vous? demanda-t-il, veuillez vous expliquer.